

Blanchy, Sophie. — *Maisons des femmes, cités des hommes*

Hugo Bréant



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14381>
DOI : [10.4000/etudesafriaines.14381](https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14381)
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012
Pagination : 688-693
ISBN : 978-2-7132-2349-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Hugo Bréant, « Blanchy, Sophie. — *Maisons des femmes, cités des hommes* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 206-207 | 2012, mis en ligne le 04 juin 2012, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/14381> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.14381>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Blanchy, Sophie. — *Maisons des femmes, cités des hommes*

Hugo Bréant

RÉFÉRENCE

BLANCHY, Sophie. — *Maisons des femmes, cités des hommes. Filiation, âge et pouvoir à Ngazidja (Comores)*. Nanterre, Société d'ethnologie, 2009, 320 p., bibl.

- 1 Tout observateur distant qui voudrait comprendre la place des femmes aux Comores, ou tout du moins dans l'île de Ngazidja (Grande Comore), remarquerait d'abord qu'elles jouissent d'un certain respect, en tant que jeunes filles, que sœurs puis que mères et que leur place dans les mythes d'origine des lignages familiaux est par ailleurs centrale. Toutefois, sa lecture pourrait s'avérer bien plus négative, en mettant au centre de son constat la domination masculine et par extension la soumission féminine.
- 2 Ainsi, dès l'enfance, filles et garçons sont élevés dans des groupes distincts qui ne jouissent pas des mêmes privilèges et ne sont pas soumis aux mêmes obligations. Les jeunes filles sont tenues de rester dans la maison alors même que l'on apprend à leurs frères et cousins à vivre à l'extérieur. Les pères se concentrent sur l'éducation coranique de leurs fils et contrôlent fermement la sexualité de leurs filles en vue de leur futur mariage, qui s'effectuera devant un *cadi* et laissera la possibilité aux hommes de répudier leur épouse selon la législation islamique. « On veut que la jeune fille reste respectueuse et timide, qu'elle ne devienne pas familière, voire effrontée avec son mari » (pp. 87-88). Très tôt, les jeunes filles apprennent donc à gérer et à organiser la maison (*daho*), en retrait. Toute la société se structure par ailleurs autour de classes d'âge et de génération permettant de renouveler régulièrement le groupe de « Pères » qui dirigent la cité, et dont les femmes sont exclues. Les jeunes hommes sont encouragés à gravir les différents échelons de ce système social. Le Grand mariage constituant le point nodal de cette ascension sociale qui les transforme en « homme accompli » (*mndru mdzima*).

- 3 Cette division sexuée se retrouve dans l'organisation spatiale des maisons. Les pièces des femmes, généralement sans fenêtre, ouvrent vers la chambre conjugale, la cuisine et la cour intérieure. Celles des hommes sont tournées vers l'extérieur et dédiées à l'accueil des visiteurs. Plus encore, c'est la société tout entière qui se divise autour de ce principe : aux femmes la maison, c'est-à-dire l'espace domestique, aux hommes la cité, c'est-à-dire l'espace public. Ce sont donc les hommes qui gèrent la cité, sont les producteurs économiques, les redistributeurs et les pourvoyeurs d'emplois pour les plus jeunes. Mais pour l'anthropologue Sophie Blanchy, en rester à ce stade d'analyse serait offrir une vision tronquée et simpliste de la réalité, et ne pas se départir des « biais analytiques ethnocentrés des observateurs occidentaux » (p. 17).
- 4 Dans son ouvrage, basé sur un long ancrage ethnographique aux Comores et sur des missions annuelles effectuées depuis plus de vingt ans, elle propose au contraire d'étudier la complexité spécifique de la société comorienne. En effet, ce constat de surface cache des ambiguïtés profondes. La Grande Comore mêle ainsi plusieurs influences, parfois paradoxales. Il s'agit d'abord d'une société matrilineaire dans laquelle les biens et les statuts se transmettent par les femmes, et uxorimatrilocale, c'est-à-dire dans laquelle la résidence conjugale se fait dans la maison de l'épouse et où les hommes sont contraints à la mobilité au cours de leur vie. Cette société est par ailleurs influencée par le poids d'un islam sunnite shaféïte mais régie à la fois par le droit musulman, coutumier et français, organisée autour d'un pouvoir éminemment masculin mais également traversée par des hiérarchies sociales à géométrie variable. Les divisions de sexe, de classe et d'âge, *a priori* très fortes, sont donc composites et mouvantes. C'est en prenant appui sur l'observation fine de cette société remarquablement métissée, où règne selon l'expression de l'anthropologue Maria Barbara Watson-Franke une « masculinité matrilineaire » ambiguë¹, que Sophie Blanchy interroge la place des femmes et des hommes. Si, d'après elle, ce « système matrilineaire de filiation, de succession et d'héritage, [qui] ne peut que favoriser un certain pouvoir personnel et social des femmes » (p. 21), elle tente de comprendre jusqu'où ce pouvoir peut aller. Si « la propriété est détenue par les femmes, et le pouvoir de la contrôler, par les hommes » (p. 54), les femmes sont-elles pour autant toujours encadrées par les hommes ? Et finalement, l'auteure se demande si ce n'est pas la vision androcentrée occidentale qui empêche de penser un équilibre des pouvoirs de genre à la Grande Comore ?
- 5 Le premier apport de ce livre est donc de mettre à distance les regards ethnographiques biaisés qui ne permettent pas de se poser les bonnes questions. Sans la citer, Sophie Blanchy rejoint sur ce point la sociologue Chandra Mohanty², pour qui certaines recherches européennes et nord-américaines sur les femmes du Sud souffrent d'un regard encore trop largement ethnocentré, pour ne pas dire colonialiste. L'auteure propose donc de se livrer à une analyse très détaillée des rapports femmes-hommes dans l'organisation de la vie comorienne, pour en révéler toute l'ambiguïté et la complexité. De la sorte, elle propose de sortir du débat classique qui oppose la figure des femmes privées à celle des hommes publics pour montrer les interactions et les interdépendances constantes entre ces deux mondes, loin d'être cloisonnés. Public et privé s'alimentent l'un l'autre quand la vie publique de la cité se fonde sur des échanges privés entre maisons. Les institutions féminines et masculines, sans préjuger de leur importance sociale, ne peuvent pas fonctionner autrement que de concert.

- 6 Les rapports entre hommes et femmes sont d'abord complexifiés par le fait que les rôles masculins et féminins sont en complète transformation au cours de la vie et de l'évolution des statuts individuels et collectifs. Ainsi, une fois éduqués à l'école coranique, les fils font l'objet de beaucoup moins de considération et doivent partir vivre dans des *vala*, c'est-à-dire des maisons de célibataires, en périphérie de la ville. Ils deviennent ainsi moins contrôlables et peuvent être perçus comme de potentiels dangers. Cependant, les écarts à la norme permis à un jeune homme ne sont en revanche pas tolérés pour une jeune fille, qui demeure au centre de toutes les attentions. Elle représente l'honneur de la famille, valeur fondamentale aux Comores³, et assure la continuité de la transmission d'une maison, « car depuis qu'elle est née on pense à son mariage, on construit sa maison » (p. 51).
- 7 Les mères occupent une place centrale et les pères restent des figures familiales relativement marginales. Le père, très tôt écarté de la maison de ses enfants et ayant donc avec eux des relations très distendues, n'est pas investi d'une autorité centrale et sa puissance s'exprime au contraire dans l'ordre public et politique. D'autres hommes prennent une place plus importante dans une maison. C'est le cas de l'oncle maternel (*mdjomba*), qui joue un rôle majeur à la fois dans l'éducation des enfants et dans l'organisation des cérémonies de mariage. Par ailleurs, les instituteurs ou les maîtres coraniques sont des figures masculines concurrentes dans la vie des enfants.
- 8 Au-delà de l'évolution de l'âge, ce sont surtout les alliances matrimoniales qui modifient sans cesse les rôles de chacun. En favorisant la mobilité des hommes au sein de la cité, le mariage fait évoluer leur rôle en fonction des différentes maisons dans lesquelles ils vivent successivement, ou simultanément. Dans sa maison d'origine, l'époux tente de rester un frère ou un père influent. Il peut y discuter des affaires familiales avec sa mère et son oncle maternel. Mais il doit désormais s'effacer devant le mari de sa sœur. Parallèlement, il peut lui aussi jouir de cette place prestigieuse dans sa nouvelle maison de résidence. Mais la puissance de l'époux dépend en réalité beaucoup du type d'union contractée, de sa durée, des paiements effectués pour la conclure et de la portée qui lui est attribuée par les familles respectives des mariés. « Ce nouveau maître [...] qui a donné à la maison son honneur » (p. 99), peut donc être constamment critiqué en coulisses par sa belle-famille. Et s'il ne convient plus aux parents, ces derniers peuvent le pousser à répudier leur fille. Les hommes tentent donc de maintenir leur fragile et mouvante domination familiale et matrimoniale.
- 9 Enfin, lors des cérémonies du Grand mariage, c'est la femme qui semble visiblement la plus passive car elle doit rester enfermée à l'intérieur et « n'engage aucune action sociale » (p. 85). « Épousée par son mari, elle est mariée par ses parents », affirme l'auteure (p. 79). Mais il est à noter que les deux mariés sont globalement très peu actifs dans leur propre mariage. Celui-ci marque avant tout la domination des aînés sur les cadets, les stratégies matrimoniales étant totalement décidées par les parents respectifs des époux. Plus qu'une domination de genre, le mariage révèle donc les logiques de dominations générationnelles et de classe puissantes. Les femmes doivent avoir l'autorisation de leur famille pour pouvoir épouser un homme. Quant aux hommes, s'ils peuvent *a priori* épouser qui ils veulent, il leur faut en réalité être acceptés socialement par la famille de leur future épouse. Les mariages restent donc ancrés dans des logiques d'endogamie géographique et sociale et contraints par un marché matrimonial dans lequel l'offre et la demande sont limitées. Ils sont une

manière de faire circuler l'argent au sein d'une économie de prestige et d'accroître les réseaux familiaux et de clientèle.

- 10 Plutôt que d'opposer la soumission apparente des femmes, refoulées dans l'espace domestique, et la domination des hommes, valorisés dans l'espace public, Sophie Blanchy préfère montrer à quel point ces deux espaces sont en réalité interdépendants. D'après elle, « les institutions féminines, sans avoir la publicité de celles des hommes, fonctionnent avec celles-ci » (p. 24). Au sein même des maisons, il apparaît d'abord qu'on ne peut pas réellement parler d'un chef de maison, mais plutôt d'une domination du couple frère-sœur. Une maison tire donc son prestige et son honneur de son ancrage dans la cité, permis par le mariage avec un homme qui l'y représente. Mais un homme tire sa force de son appui sur une maison, c'est-à-dire là encore d'une alliance. Pour des parents, avoir une fille c'est assurer la continuité de la maison puisque des hommes viendront s'y marier. Avoir un fils, c'est s'assurer que la maison sera représentée publiquement. Lors de la distribution de biens sur la place publique, une maison ne reçoit quelque chose que parce qu'elle est représentée par un homme accompli. Mais si c'est l'homme qui reçoit ces biens, c'est la maison de son épouse qui en prend immédiatement possession. Maisons et cités sont inexorablement liées et hommes et femmes ne peuvent maintenir leur rang que grâce à ces échanges constants.
- 11 Implicitement, Sophie Blanchy revient sur une notion chère à Pierre Bourdieu, celle des coûts de la domination, ici masculine⁴. En effet, elle explique que « les hommes circulent entre les maisons, attirés, captés, parfois chassés mais toujours nécessaires » (p. 77) et que « l'homme représente une force que la maison doit savoir capter et retenir un certain temps, cela dans le cadre des projets de l'homme fort qui la dirige, père ou oncle » (p. 100). Encore une fois, par ces stratégies de captation et de monopolisation, les aînés soumettent les jeunes hommes mariés à des obligations, en termes de reproduction, d'économie domestique, de prestige social et de représentation politique. Le mari est « indispensable à la maison pour entreprendre les actions sociales rituelles et maintenir son rang dans la cité » (p. 99) mais peut très rapidement en être écarté.
- 12 Pour compléter cette analyse de rapports sociaux mouvants, Sophie Blanchy propose d'étudier dans un dernier chapitre, les mutations de la société comorienne. D'après elle, le poids fort des migrations vient transformer des réalités socio-économiques et poser un défi à ce système social qu'elle a modélisé. Ainsi, la place éminente prise par les émigrés a favorisé la monétarisation de l'économie. La richesse ne s'appuie plus dès lors sur la seule propriété foncière et l'ascension sociale peut désormais être accessible à des individus qui étaient autrefois dominés. Les rentes qui proviennent de la migration auraient alors tendance à écarter les jeunes des activités agraires, base de l'économie comorienne. De plus, ce sont l'Occident et l'Orient musulman, destinations centrales des migrations, qui seraient désormais les modèles et les nouvelles figures de la modernité. Le système social comorien serait donc concurrencé et déstabilisé par ces évolutions. Dans ce dernier chapitre, la démonstration de l'auteure se fait moins convaincante. En effet, là où les premiers chapitres décrivaient avec minutie, en s'appuyant sur un matériel ethnographique dense, le fonctionnement de la société, ces analyses se basent ici sur des considérations macro-économiques et macro-sociales relativement normatives. Si les migrations semblent favoriser la désocialisation et la dépendance des cadets sociaux, rien n'est dit de la manière dont elles transforment les imaginaires et les représentations sociales, dont elles reconfigurent les modèles

familiaux et restructurent dès lors la société. Alors qu'elle proposait une analyse très dynamique des rapports sociaux, Sophie Blanchy semble ici trop rapidement opposer un système social « traditionnel » figé à une modernité migratoire déstructurante.

- 13 L'apport incontestable de cet ouvrage réside bien évidemment dans le matériau empirique et théorique majeur qu'il offre pour comprendre la société comorienne. Bien que cet ouvrage dense, dont la construction circulaire impose une lecture exigeante, ne dialogue principalement qu'avec des travaux anthropologiques et ethnographiques liés aux sociétés de l'Océan Indien et aux thématiques abordées de manière centrale (matrilinéarité, parenté, etc.), il serait dommageable de réduire le livre de Sophie Blanchy à une simple monographie spécialisée. En effet, sans le revendiquer pleinement et frontalement, ce travail anthropologique apporte d'abord beaucoup aux débats portés par la sociologie du genre sur l'intersectionnalité et l'articulation des rapports sociaux⁵ : Sophie Blanchy montre ici comment les rapports de sexe, de classe et d'âge s'articulent entre eux et sont sans cesse remodelés. Alors que beaucoup de sociologues plaident pour l'analyse de rapports sociaux considérés comme imbriqués et consubstantiels⁶, Sophie Blanchy répond ici clairement à ce défi théorique et méthodologique.
- 14 Par ailleurs, ce livre permet également de proposer une anthropologie de la famille qui sort d'une théologie qui oppose tradition du Sud, favorable aux hommes, et modernité du Nord, profitable aux femmes. Ce faisant, l'auteure redonne aux sociétés du Sud toute leur complexité et permet de penser des rapports de domination qui ne sont jamais figés. En s'intéressant aux dynamiques propres de la société comorienne, Sophie Blanchy répond ainsi à l'appel de l'anthropologue belge Robert Deliège qui souhaite que l'anthropologie retire un peu de « son vernis exotisant » : « Ailleurs dans le monde, la famille s'est également transformée de façon radicale et dans des sens divers : l'urbanisation et les conditions modernes de vie ont certainement affaibli les modèles traditionnels et renforcé la famille nucléaire telle qu'on la rencontre, avec des variantes, en Occident. Autrement dit, les différences entre "eux" et "nous" me paraissent s'estomper, aujourd'hui plus que jamais. Je ne suis cependant pas sûr qu'il s'agit là d'un phénomène nouveau et que la sempiternelle coupure entre "sociétés modernes" et "sociétés traditionnelles" ait jamais été totalement pertinente »⁷.
- 15 1. Maria Barbara WATSON-FRANKE, « Masculinity and the "matrilineal puzzle" », *Anthropos*, 87, 1992, pp. 475-488.
- 16 2. Chandra MOHANTY, « Sous le regard de l'Occident : recherches féministes et parcours colonial », in E. DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination*, Paris, Presses universitaires de France (« Actuel Marx Confrontation »), 2009, pp. 149-182.
- 17 3. Sultan CHOUZOUR, *Le pouvoir de l'honneur : tradition et contestation en Grande Comore*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- 18 4. Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Éditions du Seuil (« Liber »), 1998.
- 19 5. Alexandre JAUNAIT & Sébastien CHAUVIN, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, 62 (1), 2012, pp. 5-20.
- 20 6. Danièle KERGOAT, « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux », in E. DORLIN (dir.), *Sexe, race, classe : pour une épistémologie de la domination, op. cit.*, pp. 111-125.

- 21 7. Robert DELIÈGE, *Anthropologie de la famille et de la parenté*, Paris, Armand Colin (« Coursus Socio »), 2011, pp. 7-8.